

Est-il juste, grand Dieu ! qu'ici-bas d'un seul homme  
Des millions d'humains soient les bêtes de somme,  
Que tant d'êtres de chair soient les hochets sanglants  
D'un seul, issu comme eux de tes célestes flancs ?  
Un côté penche trop dans l'humaine balance.  
Ah ! ce n'est pas ainsi que la toute-puissance  
En a conçu le jeu : lancé dans le plateau,  
Le glaive quelquefois rétablit le niveau.  
Prête-le-moi, Justice ! et qu'un coup salutaire  
Des peuples gémissants finisse la misère.

## LE DESPOTE.

Du glaive de la loi, Justice, arme tes mains  
Et frappe sans pitié ces monstres inhumains,  
Ces êtres sans respect pour le haut diadème,  
Qui, toujours insurgés contre le rang suprême,  
Dans les transports obscurs de leur férocité,  
Veulent à flots de sang noyer la royauté.  
Que deviendraient, grand Dieu ! les peuples de ce monde  
Si, dans leurs errements sur la terre féconde,  
Ils venaient à tuer leurs sacrés conducteurs ?  
Que feraient ces troupeaux dépourvus de pasteurs ?  
Ce serait le bétail marchant à l'aventure  
Et le débordement de toute créature ;  
Et toi-même, grand Dieu ! par l'orgueil avili,  
Tu finirais par voir ton saint culte aboli.  
Les rois sont ici-bas un reflet de ta face ;  
Comme Dieu l'est au monde, à la terre leur race  
Est nécessaire ; ainsi, que le glaive des lois  
Apprenne aux vils mortels à respecter les rois !

## LA JUSTICE HUMAINE.

O vous qui m'invoquez comme des Euménides,  
Vous êtes tous les deux d'effrayants homicides !  
L'un, pour verser le sang avec impunité,  
Se nomme le vengeur de la société,  
Sans savoir si son mal lui donne droit de l'être  
Et si l'humanité comme tel veut l'admettre ;  
L'autre, sous le motif saintement spécieux  
Qu'il est l'oint du Seigneur et chargé par les cieux  
De conserver au sein des peuplades humaines  
De l'ordre social les formes souveraines,  
Donne pleine carrière à d'inniques desseins.  
Violateur brutal des contrats les plus saints,  
Il fait d'un peuple libre une race asservie,  
Lui dérobe son culte et ses biens et sa vie,  
Et par l'égorgeant, les déportations,  
L'efface tout entier du rang des nations.  
L'un est plus insensé, mais l'autre est plus coupable.  
L'un sera donc frappé par le fer équitable ;  
Quant à l'autre, il n'échappe à mon glaive de feu  
Que pour mieux rencontrer la justice de Dieu.

AUGUSTE BARBIER.

## UNE MÈRE.

Ainsi qu'il faisait depuis de longues années, mon ami  
Jacques Sauval, médecin des hôpitaux, dînait chez moi.  
Dîner simple, en tête à tête, servi tous les mardis tantôt  
chez l'un, tantôt chez l'autre, à tour de rôle, institué  
dans le seul but de nous rencontrer chaque semaine et  
de ne pas laisser notre ancienne amitié s'évaporer aux  
mille occupations de la vie absorbante de chaque jour.

Nous nous faisions vis-à-vis, le couvert enlevé en  
partie, ayant devant nous notre tasse de café, le cigare  
aux lèvres.

Nous devisions du temps passé.

— Te rappelles-tu un Tel ?

— Et le grand Machin ?

— Et la petite Chose ?

Soudain la bonne entra, et, d'une voix émue :

— Monsieur... là-haut... au cinquième... la petite  
vieille... vous savez ?

— Non... Quoi ?

— Oui... il y a une vieille femme qui a loué cet été  
l'appartement du cinquième.

— Eh bien ?

— Tout à l'heure, j'ai entendu appeler... Je suis mon-  
tée... Elle est au plus mal, à ce qu'il m'a semblé. Alors  
j'ai pensé, comme M. le docteur était ici...

Jacques était déjà dans l'escalier. Je le suivis machi-  
nalement.

— Entrez, messieurs, entrez, dit une femme qui, de-  
bout sur le palier, paraissait attendre, — la garde, sans  
doute.

Une antichambre, une salle à manger, et nous péné-  
trâmes dans la chambre à coucher, une pièce ordinaire,  
sans caractère particulier, sans style, indiquant une  
aisance relative.

Je me tins sur le seuil. Jacques se dirigea vers le lit.

— Allons ! du courage, madame... C'est moi qui suis  
le médecin.

Il la prit, la retourna, la palpa, l'ausculta et, d'un ton  
qu'il s'efforça de rendre dégagé :

— Ce n'est rien... Dans quelques jours il n'en sera  
plus question.

Et, en effet, au regard qu'il me lança, je compris que  
dans quelques jours il ne pourrait plus en être question.

Il traça rapidement une ordonnance, une de ces or-  
donnances banales, insignifiantes, qu'on prescrit quand  
il n'y a plus qu'à laisser le dénouement s'accomplir, et  
nous nous apprêtâmes à partir. Mais la vieille se re-  
dressa tant bien que mal sur son séant et, d'un ton  
suppliant :

— Oh ! restez, messieurs, je vous en prie... restez...  
Je vais mourir, je le sens bien... Personne ne viendra  
plus me rendre visite... et il faut que je parle ! Oui, il  
le faut ! Ce secret m'étouffe. Je ne peux pas le garder  
plus longtemps !...

Était-ce un commencement de délire ? Avait-elle  
vraiment quelque secret à nous confier ?

Nous restâmes.

— Oui... un secret... à vous deux... tous seuls...

La garde se retira. Nous prîmes chacun une chaise  
que nous approchâmes du lit... et nous attendîmes.

Elle se recueillit un instant... et commença.

Je suis fille de villageois. A vingt-trois ans, j'épou-  
sais le jardinier du château de Bellemont, qui mourut  
quatre mois après notre mariage, me laissant enceinte.  
Le marquis et la marquise de Bellemont, lors de ce  
malheur, se montrèrent excellents pour moi et promi-  
rent d'assurer mon avenir, ainsi que celui de mon enfant.  
La marquise, elle aussi, était enceinte en ce moment,  
et de la même époque que moi. Leur union était long-  
temps demeurée stérile, et l'espérance d'un enfant qui  
leur arrivait après quinze ans de mariage les comblait  
de joie. La marquise surtout se montrait radieuse, et  
le bonheur qu'elle ressentait de sa maternité future  
allait jusqu'à l'exaltation.

Nous fûmes délivrées à un jour de distance.

Dieu me donna un fils ; la marquise accoucha d'un  
enfant mort.

Comment cela se passa-t-il ? Comment fus-je entraî-  
née à faire ce que j'ai fait ? A quelle ambition, à